

AMÉLIE MURAT

Le Rosaire  
de Jeanne

EDITIONS U.S.H.A.  
AURILLAC

—  
1933





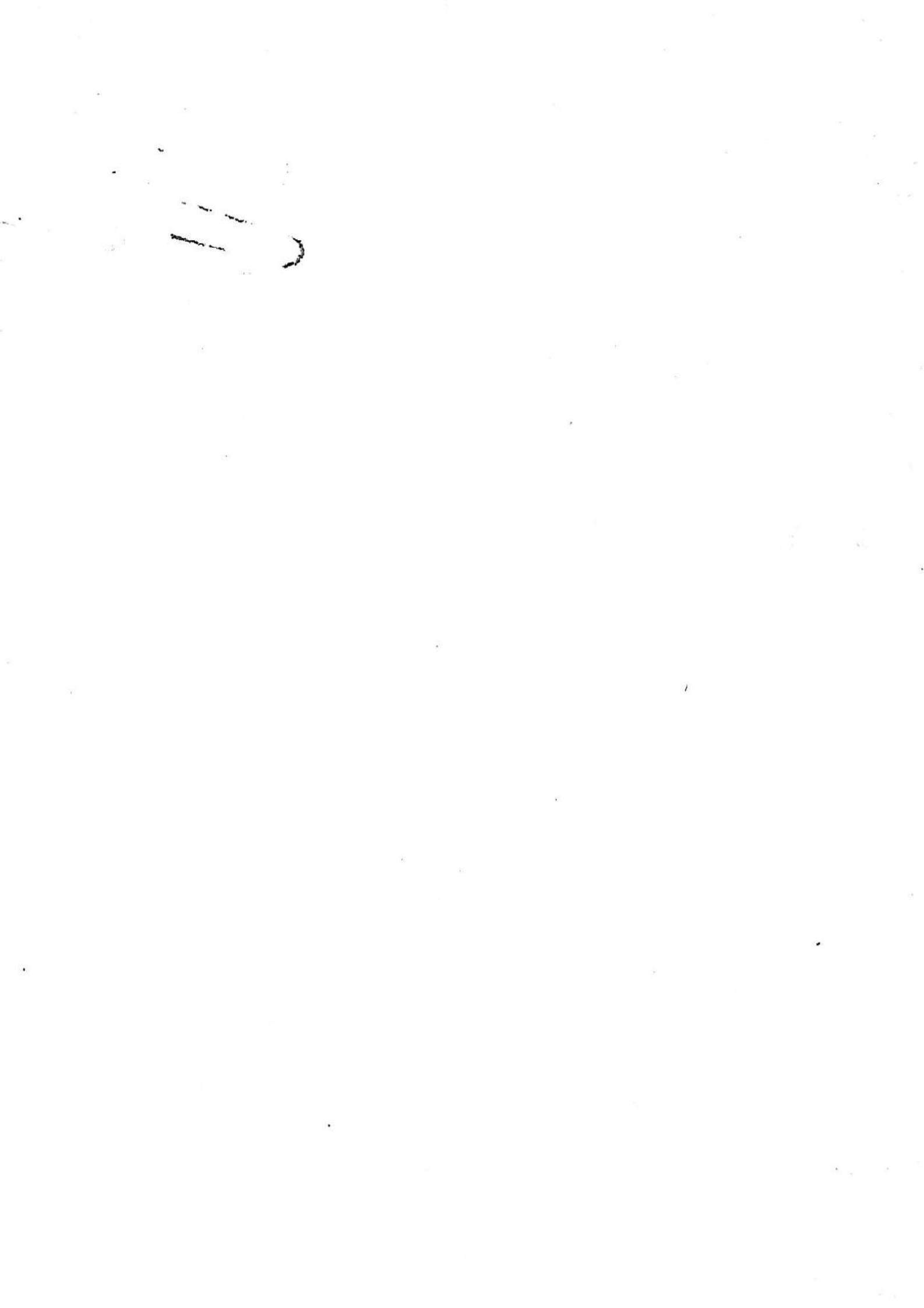


EX-LIBRIS  
JEAN TENANT









A Monsieur Jean Bernant,  
qui accorde à l'œuvre  
deux grains de rosaire, en  
hommage des sympathies, et  
à sa sympathie d'inviter et  
de critiquer.

Amédée Murat

LE ROSAIRE DE JEANNE



## DU MÊME AUTEUR

### POEMES

D'UN CŒUR FERVENT (*Chiberre-Sansot*).

LE LIVRE DE POÉSIE (*Chiberre-Sansot*).

HUMBLEMENT SUR L'AUTEL... (*Jouve*). Epuisé.

BUCOLIQUE D'ÉTÉ (*La Renaissance du Livre*). Couronné par  
l'Académie française. Prix François Coppée.

LE SANGLOT D'ÈVE (*Garnier*). Epuisé.

CHANTS DE MINUIT (*Le Pigeonnier*). Epuisé. Couronné par l'Académie française. Prix Jules Davaine. Grand Prix de l'École de Limagne.

PASSION (*Garnier*).

SOLITUDE (*Le Pigeonnier*). Prix Jean Moréas.

### ROMANS

LA MAISON HEUREUSE (*Garnier*).

LE ROSIER BLANC (*Bloud et Gay*).

LA BÊTE DIVINE (*Les Cahiers de la Quinzaine. L'Artisan du Livre*).  
Couronné par la Société des Gens de Lettres. Prix Barratin.

### A PARAÎTRE

LE CHANT DE LA VIE.

AMÉLIE MURAT

Le Rosaire  
de Jeanne

EDITIONS U. S. H. A.  
AURILLAC

—  
1933

Il a été tiré de cet ouvrage quinze exemplaires  
sur hollande Pannekoek,  
dont 10 exemplaires numérotés de 1 à 10  
et cinq exemplaires hors commerce.



**Credo**



## Jeanne en prière

Quand le soir descendait comme un Archange bleu  
Evadé du vitrail qu'est le ciel d'hyacinthe,  
Jeanne, attentive au vol du messenger de Dieu,  
Prenait son chapelet entre ses doigts de sainte ;

Prenait son chapelet pour le dire à mi-voix...  
Et le bruit de la perle, et le bruit de la lèvre  
— Source et feuillée au vent répondent à la fois —  
Exorcisaient la nuit pourvoyeuse de fièvre.

Mais moi, le cœur grondant d'un rouge orage humain  
— Que pardonne Marie et que Jeanne pardonne —  
Je m'irritais d'entendre et sa voix, et sa main,  
Prolonger un murmure, un geste monotone.

Jeanne était trop parfaite ! et ce dur chapelet  
Me semblait ligoter son poignet de martyr.  
Maintenant, je comprends que l'Ange l'appelait...  
Et que ma sainte avait un message à lui dire.



Et j'implore à mon tour : *Credo... Pater... Ave...*  
Car je crois, puisque Jeanne a cru. Car je le prie,  
Ce Maître dont le signe en son cœur fut gravé.  
Mais pardonnez, mon Dieu, mais pardonnez, Marie,

Si parfois mon esprit, du mystère oublieux,  
Se retournant vers notre enfance, recompose  
Un visage, une scène, un décor ou des lieux...  
Et du chapel de Jeanne, effeuille chaque rose.

Par elle seulement je puis aller à Vous !  
Souffrez que je vous cherche et vous retrouve en elle...  
Puis confonde à vos pieds, si ce culte m'est doux,  
Jeanne la fugitive et Jeanne l'éternelle.

## Un chapelet blanc

Tout était blanc, ce dimanche d'avril :  
Blancs, les jardins, les vergers, branche à branche ;  
Blancs, les atours, les linges, fil à fil ;  
Tout était blanc pour Jeanne toute blanche !

O blanc voilage où tremble un clair profil,  
Et blanc missel dont l'or glace la tranche !  
Limpidité de ce cœur puéril  
Sur qui le Dieu des prophètes se penche !

Blancheurs d'une aube, étiez-vous ce grésil  
Qu'un souffle enlève et qu'un rayon vient boire ?  
De vos flocons dissous, que reste-t-il,  
Hors le reflet argentant ma mémoire ?

Il reste encor, sur son chaînon subtil  
Gonflant son grain d'un blanc moelleux d'ivoire,  
Ce chapelet grâce auquel mon exil  
Semble moins vide... et ma robe, moins noire.

## Mes chants

Mes chants, mes pauvres chants, vous mourrez avec moi.  
Quel poète, d'orgueil fabuleusement ivre,  
N'a, dès son prime essor, rêvé de se survivre  
Par l'œuvre au front lauré, fille de son émoi,  
Et par la descendance innombrable du livre ?

Ce rêve puéril ou fol, je le conçus ;  
Mais voyant comme une œuvre, et puis un nom, s'efface  
Quand la mort a voilé le sommeil d'une face  
Et jeté de la terre et du temps par-dessus,  
J'accepte que pour vous, pour nous, l'oubli se fasse.

Vous mourrez avant moi, peut-être, pauvres chants,  
Si j'attarde un déclin aux paresse amères ;  
Et seule à vous chérir, j'imiterai ces mères  
Qui vont commémorer sur les tombeaux penchants  
Le souvenir en fleur d'enfances éphémères.



Je vous aimais ! C'est vous qui me rendiez le mieux  
Toute ma vie aux clés du songe transposée :  
Sa fièvre rafraîchie avec votre rosée,  
Et sa douleur que vos appels harmonieux  
Faisaient coucher comme une louve apprivoisée.

Mourez donc de ma mort ! Pourtant, si l'un de vous  
Devait survivre à l'exode qui nous condamne,  
Seul petit pain extrait du froment de ma glane,  
Je voudrais que restât proche aux cœurs, entre tous,  
Le livre fraternel qui parlera de Jeanne...

## Nous deux

Je voudrais ne parler que de toi, seule et toute !  
Comment faire ? je vois, sur le même chemin  
Que l'espérance irise et le songe veloute,  
Les « petites Murat », pour un même demain,  
Partir les doigts unis, devers la même route...

Je parlerai de moi, puisque tu tiens ma main.

Joie



## Hérédité

On ne sait quel appel ou quelle attente guide,  
A travers climats et chemins,  
Deux êtres l'un vers l'autre... et deux printemps humains  
Dont la suavité, de fleurir, est avide.

On ne sait, quand l'amour, plus que la mort puissant,  
De ces deux, tire d'autres êtres,  
Quels possibles obscurs, venus d'obscurs ancêtres,  
Remontent du passé sur le fleuve de sang.

Une âme affleure au monde en une chair nouvelle ;  
Mais qu'est-il de vraiment nouveau  
Dans tout ce qu'elle apporte et tout ce qu'elle vaut :  
Ce présent où déjà le futur se révèle ?

On ne sait quel attrait longuement hérité  
Ou quelle fortuite grâce,  
Va dénouer, sur l'arbre inéclos de la race,  
La fleur de poésie ou de mysticité.

## Enfance fraternelle

Les petites Murat sont ces deux mauviettes  
Qui s'en vont à l'école... et leur panier mignon  
Balance, au rythme, avec l'orange ou le brugnon,  
Le pain dont les moineaux récolteront les miettes.

Leurs tabliers pareils et leurs gestes communs  
Prouvent qu'elles sont sœurs, plus que leur ressemblance :  
La cadette étant blonde et toute pétulance,  
Toute mesure étant l'aînée aux bandeaux bruns.

Mais leur tour différent d'humeur et de visage  
Les harmonise : ainsi la branche attend le vol.  
Pour compenser l'ardeur et l'excès d'un cœur fol  
Ne faut-il point la tranquillité d'un cœur sage ?

Jeanne est celle qui songe et sourit sur le banc,  
Loin des gros jeux auxquels sa crainte se dérobe ;  
Amélie escalade, en déchirant sa robe,  
Le plus haut sycomore où hisser un ruban.

Elle est brusque et rieuse et fantasque. Elle oublie  
Des péchés à confesse... et s'affole en pensant  
Qu'elle apprête à l'Hostie un cœur mal innocent ;  
Mais Jeanne est l'Ange irremplaçable d'Amélie.

Il semble que réside en sa légère main  
Tout un trésor prématuré d'expérience :  
Elle sait, aussi bien, calmer la conscience  
Et réparer la robe avant l'heureux demain.

Les petites Murat seraient moins fraternelles  
Avec un même cœur mû d'un même désir.  
Doute et conseil, rêve et chanson, tâche et plaisir :  
Toute la vie, ainsi, s'accorde et s'aime en elles.

Chacune, à l'autre, donne et de l'autre, reçoit ;  
Et pour se mieux sentir proches, jointes — et seules  
En dépit de l'amour concerté des aïeules  
Et des nonnes, le plus ingénieux qui soit :

Elles ont, lorsque les volières enfantines  
Lâchent leur peuple exubérant sur le pavé,  
Cet air toujours un peu craintif et réservé  
D'oiseaux perdus, qui marque au front les orphelines.

## Fable

Nous avons deux chapeaux pareils :  
Blonds épis, paille blanche et rose mousseline.  
Mais Jeanne, à la douceur du geste, était encline ;  
Moi, dédaignant soins et conseils,  
J'abandonnais la tendre capeline  
A tous les vents, les averses et les soleils !  
Tant et si bien qu'après d'ondoyantes semaines,  
L'un — le mien — de ces deux chapeaux,  
Epis rompus, mousseline en lambeaux,  
Semblait le cousin pauvre, en images humaines,  
De celui qu'à l'église, à l'école, tu mènes,  
Jeanne... et ses épis neufs sont toujours aussi beaux.

Or, derrière l'enfant qu'on est, peut apparaître  
— Ombre que le rideau recèle dans ses plis —  
Cette Grande Personne obscure qu'on doit être  
Quand les jeux du matin seront tous accomplis.  
Jeanne a lié sa gerbe et l'a remise au Maître :  
— Où donc êtes-vous, mes épis ?



## Le Village

J'aime que notre enfance ait connu l'atmosphère  
D'un vrai village :  
Treilles aux murs, moulins qui semblent avoir l'âge  
De la rivière.

Fontaine où, nuit et jour, flue au cœur du bassin  
Un jet bombé ;  
La lune y transparait comme un écu tombé  
Du ciel voisin.

Vieil arbre — le Sully — dont le feuillage frôle  
De jeunes têtes ;  
Et clocher, dont je veux être l'un des poètes,  
Fier de son rôle !

Boutiques sur la place... et l'on en fait le tour,  
Panier mi-plein.  
Lorsqu'on demande à Dieu : « Donnez-nous notre pain  
De chaque jour... »

On vous revoit — et plus dévotement on prie —  
Pains roux qu'accroche  
Le long boulangier blanc au volet de la proche  
Boulangerie.

## La Maison

La maison, qui connut le deuil plus que la fête  
Et veilla des cercueils, las ! plus que des berceaux,  
La maison où rôdait notre enfance, était faite,  
Comme un très vieil habit, de pièces et morceaux.

Des fouilles avaient mis à jour, dans ses assises,  
Un calice, des noms gravés, des ossements...  
Vestige du vieux bourg qui compta cinq églises,  
Son gros mur s'adornait de modillons romans.

Sur la place carrée où l'arbre et la fontaine  
Echangeaient leurs fraîcheurs à l'ombre de la croix,  
Elle ouvrait sa boutique incroyablement pleine  
De tout ce que réclame un peuple villageois.

On y trouvait le sucre et l'huile pour la table,  
L'empois pour les bonnets, pour les sabots, des clous.  
Un blanc matin, parut, traînant un goût d'étable,  
Ce montagnard neigeux qu'avaient suivi deux loups.

Active en son petit négoce, et point maussade,  
Humble artisane à qui son peu de bien suffit,  
La maison, cependant, montrait dans sa façade  
Deux volets toujours clos quelque beau temps qu'il fût.

Et dans ses aîtres pleins de caches, de surprises,  
Mes fabuleux greniers, comme je vous aimais !  
Il était, à l'écart des salles trop apprises,  
Une chambre fermée où l'on n'entrait jamais.

Or, les enfants de la maison, les deux petites,  
Brûlaient d'en explorer le vide... et n'osaient pas.  
Pourquoi, fruits défendus et portes interdites,  
A l'Eve renaissante offrez-vous tant d'appas ?

Le mystère étouffé derrière cette porte  
Hantait leurs pas en quête et leurs cœurs en souci :  
Car les enfants savaient qu'en ces murs était morte  
Leur jeune mère blonde — et mort, leur père aussi.

Les morts prolongent-ils leur passage éphémère  
Par quelque survivance intacte de l'esprit ?  
La clé, bijou massif, brille à son clou : « Grand'mère,  
Ouvrez-nous cette chambre ! » Et la chambre s'ouvrit.

Dans l'écartement brusque et total des persiennes  
Parut ressusciter le vieil ameublement :  
Le lit roide, tendu de courtines anciennes,  
Et près des livres clos, le piano dormant.

Les deux enfants tournaient dans la chambre, comme ivres...  
Puis l'une, au piano, risqua son jeu mal sûr ;  
L'autre, un doigt sur la vitre, interrogeait les livres,  
Celui, surtout, dont la troublait le titre obscur.

Moins timide déjà, le jeu de l'enfant brune  
Apprivoisait le long silence... et sa chanson  
Insolite, n'était pourtant pas importune ;  
L'enfant blonde semblait épeler sa leçon.

Et toutes deux, un rêve au cœur, comme aux prunelles,  
Oubliant le tumulte et l'éclat du d'hors,  
Dans la chambre rouverte enfin, sentaient, en elles,  
Rentrer l'âme ignorée et puissante des morts.

## Jardins

Mes paradis perdus sont ces jardins d'enfance  
Où nous avons, gardés de joncs et de cailloux  
Afin qu'à notre droit nul n'osât faire offense,  
Nos deux petits jardins bien à nous... rien qu'à nous !

Mes édens — quel Archange en a fermé les grilles ? —  
Sont ces frustes enclos, d'un charme non pareil,  
Où, tels dimanches, deux claires petites filles  
Se gavaient de fruits mûrs confits dans du soleil.

Des cors de chasse, au soir tombé, sonnaient : *Tontaine!*  
*Tonton ! Va parcourir montagnes et vallons...*  
Alors, nous descendions à la verte fontaine ;  
La mousse mollissait, au bord, sous nos talons.

Cueillir les fleurs, nos fleurs, c'eût été sacrilège ;  
Mais quand, sur le rosier qu'un ciel dur fit pâmer,  
Pleut le jet infléchi dont l'arrosoir s'allège,  
La rose nous regarde et semble nous aimer.

Mes paradis sont ces jardins... ou mes royaumes.  
L'un, de route à coteau dressant son frais gradin,  
Sur papier timbré même avait ce nom : les Baumes.  
— Est-il un nom plus beau pour un plus beau jardin ?

## Sur le Pont du Diable

Pour aller au jardin picorer maint fruit mûr,  
Il faut, bon gré, mal gré, franchir le Pont du Diable :  
C'est, dépourvu de tout parapet secourable,  
Un arc de pierre étroit construit dans un gros mur.

Un ruisseau coule, ombré par la ronce et le sable,  
Sous l'arche haute. A voir son lit roide et profond,  
Le pas mollit, le cœur de vertige se fond...  
N'importe : il faut passer dessus le Pont du Diable.

Mariette, qui rit de nos frayeurs d'enfant,  
Mais la chute serait presque irrémédiable,  
Traverse, au bras, panier dansant, le Pont du Diable...  
Jeanne — un signe de croix bien tracé la défend —

Met pied sur l'arche. Et moi, mi-crédule à la fable  
Qui rend un pont charmant péager du Malin,  
Le pan du tablier de Jeanne dans ma main,  
Je la suis... Le voilà franchi, ce Pont du Diable !

Mon défaillant vertige explose en un beau jeu,  
Et la cueille, au jardin, sera plus délectable.  
— Qu'il est doux d'avoir peur, un petit peu, du Diable,  
Lorsqu'on s'accroche à Jeanne et qu'on croit au Bon Dieu !

## Le Couvent et la Montagne

Il était, en son haut campanile, une cloche  
Dont le branle, palet d'argent fin qui ricoche  
Sur l'étang bleu de l'air, sonnait de proche en proche  
L'étude, ou la prière, ou le jeu délivré ;

Une chapelle avec trois pensives statues  
Des chatoyants reflets d'un vitrail revêtues,  
Et l'orgue où vous chantiez, voix qui vous êtes tues,  
*Le ciel a visité la terre... Et c'était vrai !*

Un jardin, un éden, puisqu'il portait défense  
De mordre au fruit tendu vers quoi la main s'avance...  
Il était, au pays merveilleux de l'enfance,  
Un blanc couvent de son vert enclos entouré.

\*  
\*\*

Il était, en ce champ où Dieu prévoit sa glane  
Bien avant que la vie ou l'effeuille, ou la fane,  
Une petite jeune fille : il était Jeanne  
Avec son pur regard où brûle un cœur secret.

Par la fenêtre, ouverte au beau temps, d'une classe,  
Il était, mieux visible à la première place,  
Sur les tendres confins vaporeux de l'espace,  
Une montagne mauve... et le soir la dorait.

Or, je sais que levant ses yeux charmés, d'un livre,  
Jeanne, sur la montagne, aimait parfois à suivre  
L'ombre de la nuée au vent qui la délivre...  
Et je cherche pourquoi ce regard, cet attrait ?



Ce n'était point le goût vagabond du voyage  
Qui lui faisait chérir montagne, azur, nuage...  
La colombe mystique avait choisi sa cage :  
Ce blanc petit couvent ceint de murs à verroux. S/

Non, Jeanne, sédentaire, et fervente, et fragile,  
Révérait la montagne à travers l'Évangile ;  
C'était son cœur, autant que son regard agile,  
Qu'aimantait le puy bleu tigré de reflets roux.

Et, Calvaire, Thabor, Mont des Béatitudes,  
C'étaient, dans le loisir de ses jeunes études,  
Tous vos dépouillements, toutes vos plénitudes  
Que lui symbolisait ce coteau de chez nous...



## Cantiques

*Mon doux Jésus ne paraît pas encore...*  
Matutinal désir du sacrement !  
Le chant, cristal qu'un vierge émoi colore,  
Le ciel promis au pourpre embrasement,  
Le chant, le ciel, les cœurs : tout est aurore !

*Dieu seul, Dieu seul, voilà le vrai bonheur !*  
L'orgue enhardit cette voix qui jubile.  
Le monde, avec son misérable honneur,  
Sa triste joie et son espoir débile,  
Est moins qu'un songe au pouvoir du dormeur.

*Mon bien-aimé par l'amour le plus tendre...*  
L'être a reçu le don substantiel  
Qui jusqu'au cœur du cœur semble descendre,  
Flamme et rosée, air et fruit, vin et miel...  
L'âme a son bien, et n'en peut d'autre attendre.

*Fais-moi mourir, mon Dieu, pour t'aimer mieux !*  
Car c'est trop peu du vertige extatique  
Où l'on se perd, les doigts joints, clos, les yeux...  
Et l'ample palme ouverte du cantique  
Se ferme en toi, silence harmonieux !

## Poème sur un poème

Ta poésie à toi, ton poème s'exprime  
Sans le court truchement du mètre et de la rime.

Comme ton souffle, il vit sur tes lèvres, pourtant...  
Qui t'observe, le lit ; qui t'écoute, l'entend.

Or, à quoi bon noter ce chant qu'on voit s'inscrire  
Du pli de ta paupière au creux de ton sourire ?

Un seul jour, il te plut de lui donner le tour  
D'un ingénu petit poème... et ce seul jour,

Tu chantas le pays bienheureux des vacances,  
Ses jardins diaprés, ses florales fragrances :

*A midi, le soleil, dardant ses chauds rayons,  
Tient cachés dans les fleurs les légers papillons.*

Est-ce au cœur de la sauge ou de la renoncule  
Que sombre un papillon saoulé de canicule ?

Je l'ignore. Mais quand je répète : *A midi,*  
*le soleil...* je retourne au bien-être engourdi

*...dardant ses chauds rayons... d'une immense journée*  
Où le champ du voisin, cuit, comme la fournée

Que prépare, à plein feu, le boulanger soleil.  
*...tient cachés... Un état, qui n'est fièvre ou sommeil,*

*... dans les fleurs... mais unit l'indolence au vertige,*  
Une immobilité qui ressort du prodige,

*...les légers papillons... enchaîne sur le banc,*  
Dans l'ombre et le parfum d'un tilleul retombant,

Une brochette indivisible d'enfants sages.  
Et tous les plans, les tons de tous les paysages,

Le ciel au clair des pins, la cheire au pied des monts,  
Les clochers et leurs voix, les hameaux et leurs noms :

Et toute notre enfance exaltée et rustique  
Revient à moi sur les deux vers de ce distique !

## La Vocation

Quel génie, écartant l'épaule maternelle,  
Suspend, près du hochet négligé d'un berceau,  
Une épée, une croix, une lyre, un fuseau...  
Et le signe est caché comme un pli sous une aile.

Tu ne fus point l'enfant vouée au blanc et bleu,  
Par un don téméraire, à l'autel, entraînée...  
C'est de ton propre pas, douce petite aînée,  
Qu'au bord de tes seize ans tu t'en allas vers Dieu.

Instruite à demi-mot — secret ou confidence  
Dont s'allège un bonheur, de son excès, confus —  
Ta cadette pressent l'ingénieux refus  
Que tu vas opposer au spectacle, à la danse.

Mais, un jour, il t'a plu de voir comment te sied  
La cornette au pli dur, la robe à large manche :  
Entre ce voile noir et cette guimpe blanche,  
Rayonne un puéril visage extasié...

Je t'admire, éblouie, et ne sais que me taire,  
Comme si, cette épreuve engageant l'avenir,  
Tu reniais le droit de nous appartenir...  
Comme si tu cessais déjà de toucher terre !

Ce n'est pourtant qu'un rêve... un rêve auquel tu crois :  
Etre la nonne heureuse, à la stricte vêtue,  
Qui sur le chapelet pendant de sa ceinture,  
Baise son seul Amour mis, avant elle, en croix.

Mais as-tu soupesé tout ce qu'elle rejette ?  
Les sœurs disent : « Le Monde ! » et nous ont trop appris  
Qu'il faut tenir sa joie et son œuvre en mépris.  
Ce dangereux royaume, en suis-je la sujette ?

Je ne puis croire encor que la meilleure part  
Soit celle qui te comble... et dont je reste indigne  
J'attendrai, comme toi, qu'il me soit fait un signe,  
Mais de quelque autre bord, pour quelque autre départ!

Alors, je serai femme et toi, tu seras nonne.  
Tu béniras mes beaux petits enfants joufflus,  
Et, pauvre, leur tendras ces charmants superflus,  
Image ou fleur, dont leur ravissement s'étonne.

Ainsi, berçant chacune un rêve aussi fervent,  
Devions-nous lui garder un cœur non moins fidèle.  
Mais le temps et la mort ont soufflé la chandelle :  
Flambeau de chambre triste et cierge de couvent.

Tu n'as pas eu le cloître, ô toi de qui l'envie  
Fut toujours d'habiter la maison de Jésus.  
Moi qui tendais mes bras jamais las ou déçus  
Vers la vie en retard, je n'ai pas eu la vie !

## Premiers voyages

Comme le monde est beau, quand il s'offre soudain  
Au regard neuf de deux libres adolescentes  
Qui n'ont jamais appris que les murs et les sentes  
De leur village et leur couvent et leur jardin.

Que l'Alpe est glorieuse, où le pied faible lutte  
Pour l'étincellement fugitif d'un Thabor...  
Quel chant prodigieux, parti de l'autre bord,  
Roule un flot atlantique en sa verte volute !

La musique jouée au pont mol d'un bateau  
Où vient la picorer quelque oblique mouette,  
Rend toute autre musique oubliée ou muette...  
Le vent est romantique aux ailes du manteau.

De la plage d'Espagne au chalet d'Helvétie,  
Du tombeau d'un lyrique à la prison d'un roi,  
— De la prière au songe et du rire à l'effroi —  
Comme le monde est débordé de poésie !

D'autres enivrements naîtront d'autres saisons.  
Goûtons, quand le départ allège nos chevilles,  
Ce bonheur d'être deux petites jeunes filles  
Qu'un long train fol emporte au ras des horizons...

## Franciscaine

Quand tu me dis : « Vois comme la montagne  
Est radieuse entre ciel et vallée ! »  
Je la contemple, attendant que me gagne  
Le frais bonheur dont tu parais comblée...  
Et ton regard, mais en vain, m'accompagne.

Tu dis encore : « Au retour de la messe,  
J'entends l'oiseau, dans le pin de l'allée,  
Dont la chanson, du beau temps, est promesse. »  
La messe ? hélas ! je n'y suis pas allée...  
Aussi, l'oiseau du beau temps me délaisse.

François d'Assise offrait, de nid à branche,  
Sa fraternelle et candide tendresse.  
Ainsi ton front qui, vers sœur Eau, se penche,  
Pour saluer frère Arbre, se redresse...  
Et se repenche au bois sur sœur Pervenche.

Tu dis enfin : « Suis-je cristal ou cire ?  
Quand le soleil des durs midis s'épanche,  
Jusqu'à mon cœur je le sens poindre et luire...  
Ma soif de feu, son seul excès l'étanche. »  
Je songe : Ainsi des yeux que je désire !

## La lampe et le feu

Je rentre. Tout le poids de ma pauvre journée  
S'accroche à mon épaule lasse.  
La vie était hostile, et l'âme, détournée,  
Dont j'attendais lumière ou grâce.  
Mais je trouve, entre la lampe et la cheminée,  
Jeanne assise à sa chère place.

Jeanne — on l'appellerait encor Marthe et Marie  
Tant elle a le don d'être celle  
Qui tour à tour besogne et sert, contemple et prie,  
Du même cœur, du même zèle —  
Jeanne est là. Je me sens moins lourde et moins meurtrie  
Dès que j'ai fait trois pas vers elle.

Jeanne est là ! Comme il rend belle mine à sa joue,  
Ce feu dont son geste s'occupe.  
Le reflet de la flamme, ainsi qu'un chat qui joue,  
Taquine les plis de sa jupe...  
Moi, comme un vieux manteau mouillé, je vous secoue,  
Tristes rêves dont j'étais dupe !



La lampe, l'attribut choisi des vierges sages,  
Réelle autant qu'emblématique,  
Dessine autour du plus paisible des visages  
Un petit nimbe domestique.  
Jeanne est là. Hors des vains regrets, des faux présages,  
Voici ma clarté véridique.

Ce feu qu'elle a nourri de bois et de ramée,  
Sèche mes cils, chauffe mes paumes.  
Cette lampe du soir, par ses soins allumée,  
Chasse mes peurs et mes fantômes.  
Mais c'est des yeux, des mains de Jeanne très aimée  
Que s'épandent rayons et baumes.

Jeanne est là... Quelle aveugle et coupable exigence  
Me roidissait contre la vie !  
...Est là qui parle... Or, loin d'offenser le silence,  
Sa voix fait, au silence, envie.  
...Et qui sourit. Je crois à votre Providence,  
Maître en qui Jeanne se confie.

La besace de pauvre où je traînais ma peine,  
Miracle! voici qu'elle est vide...  
Mon engourdissement ébloui joint à peine  
Quelque penser que je dévide :  
On est bien. Il serait grand temps que je t'apprenne  
L'ordre et le calme, ô cœur avide !

Jeanne est là ! Ce bonheur que pour chaque veillée  
Sa vigilance fait éclore,  
Je ne crains — le feu souffle un relent de feuillée,  
L'ombre, sous la lampe, se dore —  
Non, je ne crains pas plus de m'en voir dépouillée  
Que du soleil de chaque aurore...

## L'Intersigne

Un soir que tu jouais cette sonate en ré  
Où s'ordonne, on croirait, un orage égaré  
Dont la force en suspens, du génie, est vassale,  
Des coups furent frappés dans le mur de la salle.  
Message tracassier d'un esprit aux abois,  
Besogne d'un voisin qui pourfendait du bois :  
Savions-nous ? Ton sourire un peu triste, un peu tendre,  
Alors que tu cessais de jouer, moi, d'entendre,  
Réunit ta surprise à mon étonnement.  
Puis, comme s'était tu le bref martèlement,  
— Quel oiseau noir, d'un bec incertain, sonde et crève  
L'arbre noir condamné dans la forêt du rêve ? —  
Tu repris ta musique. Or, sur le même accord,  
Les mêmes coups frappés s'apposèrent encor.  
Il te plut, sans arrêt, d'achever la sonate,  
Harmonique ouragan où l'âme s'acclimate  
A la neige, à la flamme, épreuves de l'azur ;  
Mais un occulte émoi rendit ton jeu mal sûr.  
L'as-tu jouée après cette étrange veillée,  
La musique à la fois triomphale et broyée ?  
Je ne sais. Mais depuis, quand je la réentends,  
Je réentends aussi les coups intermittents  
Frappés au mur que le Doigt d'ombre leur assigne...  
Et je comprends — trop tard — le sens de l'intersigne.



**Douleur**



## Notre vie

Nous n'étions que nous deux. Mais moi, j'avais mes rêves,  
Ceux de la nuit et ceux du jour ;  
Toi, les sept paradis... peut-être, les sept glaives  
De ton surnaturel amour.

Nous n'étions que nous deux. « Est-ce vivre ? » doutais-je.  
Songeant aux vrais foyers humains  
Que l'enfant réjouit et que l'homme protège :  
Aux grandes... aux petites mains.

Pourquoi faut-il que soit entré dans cette vie  
— La nôtre — celui que tu sais ?  
Et pour cette espérance, en mes rêves suivie  
Du bonheur, je le bénissais !

Pourquoi faut-il qu'à la tendresse trop peu sûre  
Dont l'accueil ourdissait l'adieu,  
Ait, en moi, répondu cet amour sans mesure  
Par toi-même offert à ton Dieu ?

## La douleur méchante

Ce soir, tes bras se sont ouverts  
Pour accueillir cette blessée  
Muette, mais dont la pensée  
Crie et saigne en ses yeux trop clairs...  
Et ce soir, je t'ai repoussée.

Pardonne ! tu ne peux savoir,  
Toi que ton Jésus rassasie,  
Tout ce qui tient de désespoir  
Au fond d'une âme dessaisie  
De son bonheur, de son pouvoir.

Toi qui m'attends, je te repousse  
Et quête l'absent qui me fuit.  
Hier encor, trop tendre avec lui  
Si cruel, avec toi si douce,  
Combien je suis dure aujourd'hui !

Pardonne ! tu ne peux comprendre,  
Toi que nourrit le blé divin,  
Comme elle est sauvage, la faim  
Qui fait un être se suspendre  
A l'autre... et tout le reste est vain.



Tes yeux me donnent leur lumière,  
Tes mains, leur aide et leur chaleur,  
Ton cœur, sa tendresse plénière,  
Et ta chère âme, sa prière...  
Tous ces dons, j'en sais la valeur.

Pardonne ! et défends-toi de croire,  
Quand je veux souffrir sans témoins,  
Que je puisse, alors, t'aimer moins.  
Mais tous ces dons, ces vœux, ces soins,  
Hélas ! leur baume est illusoire.

Laisse-moi donc, d'un cœur égal,  
Pleurer, te fuir, me taire... ou même,  
Aux soirs du désespoir total,  
Te supplicier, toi que j'aime,  
Parce qu'un autre m'a fait mal !

## Plus tard... bientôt

Des femmes — leur sagesse adroite sut proscrire  
L'amour... ou l'enchaîner —  
Me font entendre, avec un triomphant sourire,  
Qu'on se guérit d'aimer.

Ainsi, je cesserai d'être la créature  
En proie au mal divin,  
A qui tout, de la vie : œuvre, songe, nature,  
Tout — hors un être — est vain.

Je me retrouverai, si j'en crois ces présages,  
Ta simple et tendre sœur,  
Sensible aux dons des jours, aux jeux des paysages,  
Sensible à ta douceur.

Et nous redeviendrons proches, sinon pareilles,  
Ainsi qu'au temps doré  
Où nous mordions les mêmes fruits des mêmes treilles...  
Lorsque je guérirai.

Tu diras : « Il fait bon, quand le jardin s'égoutte  
Sous un ciel éclairci,  
Croire aux fleurs. — Il fait bon... » redirai-je. Et sans doute  
Le penserai-je aussi ?

Je t'accompagnerai de nouveau vers l'église,  
D'un pas qui, sur le tien,  
Cessant d'être ou languide ou fougueux, s'égalise...  
Et d'un cœur tout chrétien.

Si je ne puis t'aimer, quand je serai guérie,  
D'un élan plus pieux,  
Du moins saurai-je alors, ma secrète chérie,  
Te le révéler mieux.

## Absence

Il ne faudrait jamais tenter la Mort,  
    Bohémienne  
Qui, d'une proie offerte à son abord,  
    Dit : « Elle est mienne ! »

La garde faite au seuil, nuit après jour,  
    Parfois, évite  
Que la voleuse, en maraude alentour,  
    N'entre trop vite.

Mais on s'en va. D'un dessein plus hardi,  
    Elle calcule  
Comment mener son larcin, de midi  
    Au crépuscule.

Désertier semble, au malheur, consentir,  
    L'appeler même...  
Il ne faudrait l'un sans l'autre partir,  
    Tant que l'on aime.

## Robe rose

Je contemple, devant la glace,  
Cette enchantée en robe rose,  
Qui prolonge, sans être lasse,  
Son rêve, et son rythme, et sa pose...

Par quel caprice, à quel effet  
Cette blonde a-t-elle choisi  
Ce crêpe mol dont le reflet  
Monte du rose au cramoisi ?

Et sourit-elle à son image,  
Ou bien, à la claire pensée  
Que ce fard lui vaudra l'hommage  
Des seuls yeux dont elle est blessée ?

Maintenant, le regard lointain  
Autant que s'il pouvait plonger  
Par delà ce miroir, sans tain,  
Elle se complaît à songer :

Elle songe que nulle vie  
N'est vouée à sa peine, toute...  
Que l'amour qui vague ou dévie  
Peut retrouver la bonne route ;

Qu'il suffit d'un visage heureux  
Pour que le charme en soit accru,  
Et que ce rose doucereux  
Lui va mieux qu'elle n'aurait cru.

Or, tandis qu'elle s'examine,  
Contente, à faible droit, peut-être,  
Et de sa robe, et de sa mine,  
Elle ne voit point apparaître :

Apparaître au fond du miroir  
Une autre femme, blonde aussi,  
Plus blonde sous le crêpe noir  
Où flotte son buste aminci...

Ombres ou vivantes ? chacune  
S'applique à sa propre existence.  
Ces deux-là, pourtant, n'en font qu'une.  
A si peu d'heures de distance !

L'acte qu'on répète aujourd'hui  
Ne sera pas joué demain :  
Spectre rose, à peine introduit,  
Le spectre noir te tend la main !

## Message

On est tranquille auprès d'un gros feu qui rougeoie,  
Tisonnant des projets de conquête ou de joie.

La lampe, qu'un soir terne a fait allumer tôt,  
Argente la théière et dore le gâteau.

On parle — eût-on jamais l'âme plus satisfaite  
A moins de frais ? — et d'une robe, et d'une fête.

La bouilloire d'étain ronronne aux bras du feu...  
On aura cette robe, et ce regard, qu'on veut.

Soudain a retenti le timbre de la porte :  
« C'est une amie... » On ouvre. Un enfant preste apporte

— Et l'on croit tout d'abord répondre au nom d'autrui —  
L'indifférent pli bleu par quoi tout est détruit.

## Voix sans visage

Qui donc a murmuré mon nom  
Dans la cour de la triste gare  
Où mon pas anxieux s'égaré...  
Toi, qui m'assistes ? Tu dis non.

Ici, je ne connais personne ;  
Et l'angoisse qui me conduit  
Vers ce pays morne, aujourd'hui,  
Personne, ici, ne la soupçonne.

Il passe un couple paysan  
Dans le petit matin livide.  
Plus rien. La triste gare est vide...  
Vide et muette. Allons-nous en.

... Quelle voix dit, sur mon oreille,  
Ce seul nom, une seule fois ?  
J'ai peur : elle était, cette voix,  
A la tienne, presque pareille.



N'ai-je point recueilli l'adieu  
Jeté par une âme en partance  
Avant l'infrangible distance  
Où les morts ne sont plus qu'à Dieu ?

Un clocher pointe sur la plaine.  
Il faut, dût-on fléchir demain,  
Aller jusqu'au bout du chemin...  
Aller jusqu'au bout de sa peine.

## Réveil

Je dormais. Comme un vin trop lourd,  
Mon chagrin m'avait terrassée.  
Départ de l'esprit sans pensée  
Hors du corps lâche, aveugle et sourd.

Mais une cloche, et puis une autre, une autre encore,  
Trois cloches font soudain mon sommeil se déclore.

En quel climat, de quel clocher,  
Pour quel rite, quelle férie,  
Cette implacable sonnerie  
Vient-elle, au néant, m'arracher ?

Son timbre — et ma demi-torpeur s'émeut d'angoisse —  
N'est pas celui des angélus de ma paroisse.

Je voudrais ne l'entendre point ;  
N'avoir point à reprendre place  
Dans le temps, la vie et l'espace,  
Eluder l'aurore qui point.

Mais le commandement des trois cloches, me somme  
De renoncer au court droit d'asile du somme.

J'ai peur du jour... peur de l'accueil  
Du ciel, du toit dont je suis l'hôte.  
Trois cloches : grave, claire, haute ;  
C'est donc grande fête... ou grand deuil ?

Ah ! je sais : mon malheur nouveau m'entre dans l'âme,  
Comme, au trou débridé d'une plaie, une lame.

Mais comment ai-je pu dormir ?  
Honte à toi, néfaste servante,  
Chair que la suprême épouvante  
Contraint d'oublier, ou gémir.

Honte à toi, dur esprit qui lui cherche querelle.  
Oui, je sais : Jeanne est morte... et l'on sonne pour elle !

## Novembre

Un vrai novembre, avec des brumes et des cloches ;  
Et sur la route, où l'œil halluciné croit voir  
Surgir un mausolée au passage des roches,  
    Une grande douleur en noir...

Une grande douleur pour qui plus rien n'existe,  
Hors, saisis au travers d'un crêpe usé de pleurs,  
Le pays qui l'accueille et la main qui l'assiste :  
    Fuite d'ombres et de pâleurs.

Mais le centre du monde aujourd'hui se déplace  
Pour celle qu'envahit tout symbole de deuil.  
Il n'est plus dans l'amour, pas encor dans la grâce...  
    Et que ferions-nous de l'orgueil ?

— Paysan dont le champ pierreux fausse la bêche,  
Ton geste évoque un sol moins dur à défricher :  
Tout commence et finit à cette tombe fraîche  
    Dont il faut pourtant s'arracher...

## En cas d'absence

Une lettre arrive pour toi...  
Trop tard ! Ce pli fermé que ton départ me livre,  
Porte, élucidant son emploi,  
Les mots banals : *En cas d'absence, faire suivre.*

*En cas d'absence ?* A ces mots-là,  
Ta fuite hors du temps impose un sens extrême :  
Qui, jamais, plus loin s'en alla  
Que la morte enlacée à son blanc chrysanthème ?

*Faire suivre.* Exigeante main  
Qui traciez pour mes yeux ces naïfs caractères,  
Croyez-vous qu'il est un chemin  
Où joindre et rappeler de sourds destinataires ?

Je considère tour à tour  
Ta place vide au clair du feu... *En cas d'absence !*  
Et ce pli si léger... si lourd,  
Qu'à son but ne saurait guider nulle puissance.

Les mots pour ton regard écrits :  
*Faire suivre...* c'est moi qui les capte au passage.  
Que le pourpre feu des soirs gris  
Dévore au même instant l'inutile message !

C'est, pour ce feu, chétif repas,  
Un feuillet embrasé... quelques mots... quelques lettres.  
Ton courrier ne te suivra pas :  
Les morts n'ont plus le droit de recevoir des lettres.

## Cahier posthume

Parce qu'on a vécu toujours ensemble  
— Un même ciel sur les mêmes réveils —  
Que, brune et blonde et les yeux non pareils,  
D'âme et de chair, pourtant, on se ressemble ;

Parce qu'ensemble, hélas ! on a souffert  
— Ne s'est-on pas fait souffrir l'une l'autre ? —  
Que tout : le toit, le pain, le deuil, fut *nôtre*,  
On croit pouvoir se lire à cœur ouvert.

Alors, pourquoi dissoudre en confidence  
Le clair secret de ces cœurs accordés ;  
Ou, par des mots, maladroits coups de dés,  
De leur tendresse, amoindrir l'abondance ?

Plus tard, peut-être, et si l'on s'enhardit,  
On se dira ce qu'on sait de soi-même.  
Ne suffit-il d'être assuré qu'on s'aime ?  
— Or, la mort passe avant qu'on ait rien dit.

Et c'est la mort qui brusquement révèle  
L'âme en allée avec tout son secret...  
Le disparu, voici qu'il reparait  
Pour attester sa vérité nouvelle.

Voici qu'il laisse aux mains du survivant  
Le témoignage écrit de son silence ;  
Et les pleurs seuls, avec leur violence,  
Interdiront de lire plus avant.



Jour après jour, ici, je te vois vivre,  
Et je me vois, telle — alors — que je fus :  
Avec mes yeux distants, mon dur refus  
D'être l'enfant blessée et qui se livre...

Ce jour — j'avais un remords, tu l'accrois —  
Où tu m'offrais, tendre, et forte, et sereine,  
L'appui fervent d'un Simon de Cyrène :  
Mais moi, je t'ai frappée avec ma croix.

Ce jour encore, où du foyer gardienne,  
Tu transcrivais ingénument le vœu,  
En réchauffant ma fatigue à ton feu,  
D'appriivoiser mon âme dans la tienne.



Mais moi, glacée et sombre, je fuyais  
— Mon chagrin même étant ma suffisance —  
La flamme vive et la douce présence...  
Toi, tu disais ta plainte à ces feuillets.

Pardon ! c'était démente, écart sauvage  
D'un cœur en peine, et qui ne souffre point,  
Quand la tendresse avide le rejoint,  
Qu'elle dénonce ou blâme son servage.

Ah ! je le hais, celui qui fit de moi  
Cette enchaînée... et folle de sa chaîne !  
Pardon : brûler ce fauve encens de haine  
A ton autel, c'est offenser ta foi.

Mais en cette heure où tu m'es révélée,  
Où ton silence est confidentiel,  
Je fais le vœu, de mon ombre à ton ciel,  
Que, pour toi, s'ouvre un passage, une allée...

Et que, lisant dans mon cœur longtemps clos  
— A l'abandon trop tard il s'accoutume —  
Comme je lis dans ton cahier posthume,  
Nos deux secrets confondent leurs échos.

## L'Ombre

Les morts qui depuis peu sont exilés du monde  
Ne reviennent-ils point, la nuit, chez les vivants ?  
Il semble que parfois leur passage réponde  
A nos appels, plus douloureux ou plus fervents.

Ne reprennent-ils point dans quelque chambre obscure  
Les vêtements d'hier, à peine refroidis ?  
Leur pâleur, à nos yeux fermés, les transfigure :  
Rescapés du cercueil, fuyards du paradis.

« Ce n'est — dit-on — qu'un rêve, un fol pèlerinage  
De l'esprit obsédé du départ de ses dieux,  
Et qui, soi-même, crée ou projette une image  
Sous la complicité du somme insidieux. »

Je sais qu'une âme en deuil, au songe, offre naissance ;  
Mais ce passage d'ombre, étrange à percevoir,  
Si c'est moins qu'une vraie et vivante présence,  
C'est pourtant plus qu'un rêve... et c'est presque un espoir.

Je dormais. J'ai senti contre ma tempe nue  
Ton soupir... et sur ma paupière, ton regard.  
C'était toi ! Tu t'enfuis aussitôt reconnue,  
Et mon réveil, hélas ! provoque ton départ.

Mais je crois que la mort est une autre contrée  
D'où, quand feint de dormir le vieil ange Azraël,  
Tu t'évades, pour être, à son appel, rentrée...  
C'était toi, vue au clair d'un rêve surréal !

## Jalousie

Quand je rencontre ces deux sœurs, ces demoiselles  
Dont je sais accordés les loisirs et les zèles,

Et qui, pour s'affirmer, chacune, à l'autre unie,  
D'une robe identique adoptent l'harmonie,

Je pense à nous, je pense à moi, désormais seule...  
Et ta couronne, ô jour ! prend le poids d'une meule.

Que vivre serait bon, pourtant, même sans joie  
Autre que celle — et si facile — qu'on s'octroie

Par la conformité des tâches et des rêves,  
Les longs retours posés sur les absences brèves,

La musique écoutée à deux, la page lue,  
Le silence où ta perle, ô songe, se dilue,

Le jardin respiré par la même fenêtre :  
Bonheurs de pauvre, hier, dépréciés peut-être ?

Quand je rencontre ces deux sœurs, bien accordées,  
Je pense à nous, je pense à toi... Sombres idées !

Et sans avoir été soumise à ta sagesse,  
Mais de ton cœur royal je recevais largesse,

Je me sens — grise est l'aube, obscure la veillée —  
Toute dépareillée... et désapareillée !

## Confrontation

Ce visage — le mien — lorsque je l'étudie  
Me désaccoutumant du regard quotidien,  
A confronter sa ligne évidée et roidie,  
J'observe qu'il ressemble étrangement au tien :

A ce visage un peu stylisé, qui demeure  
— N'avoir pas deviné sa fuite, quel remords ! —  
Sur la courbe où paraît s'attarder la même heure  
De l'an que tu devais consommer chez les morts.

Et me reconnaissant un geste, une attitude  
Tout fraternels, je songe avec un sourd émoi,  
Si ce geste trahit faiblesse ou lassitude :  
« Peut-être que ma mort est en marche vers moi ? »

Une mort qui viendrait d'un bond, comme la tienne,  
Sans ces apprêts, au long des jours d'angoisse, ourdis,  
Et n'aurait, pour se rendre ou s'affirmer chrétienne,  
Qu'une Extrême-Onction sur des pieds refroidis.

Toi qui fis de ta vie une ardente vigile,  
Tu pouvais bien mourir sans préparation ;  
Mais moi, j'ai peur, si j'interroge l'Évangile,  
D'y lire en maint verset ma condamnation.

Et je sens, quelque arrêt que le Livre présage,  
S'accuser un irréductible désaccord  
Entre ce vulnérable et languissant visage  
Et ce cœur où la vie est souveraine encor.

O cœur que son grand deuil et sa grande amertume  
N'ont pu décourager de battre intensément !  
De ma jeunesse morte il rend le cri posthume :  
Mon visage renonce... et mon cœur le dément.

La mort serait prématurée et désastreuse  
Pour lui, que le désir de vivre harcela ;  
Et mieux vaut que le temps, ce vieux fossoyeur, creuse  
Le trou d'ombre où, demain, inhumer tout cela :

Haineux amour qui tire en grondant sur sa chaîne  
Mais en ressouderait soi-même les chaînons ;  
Révolte à pressentir la détresse prochaine...  
— Qui l'exorcisera de ses derniers démons ?

Je te ressemble à faux, irremplaçable sainte :  
Mon visage t'évoque... et mon cœur te trahit.  
Devra-t-il, à ton Dieu, se rendre par contrainte,  
Moribond désarmé que la croix envahit ?

Comme il voudrait, pourtant, chérir ce qu'il redoute,  
S'élançer à l'appel, non plier sous la loi.  
Qui le pourrait guérir de son mal ? Toi, sans doute...  
Qui lui saurait apprendre à mourir... sinon toi ?

## Solitude

Solitude ! ce mot inscrit au filigrane  
De chacun des feuillets qu'est chacun de mes jours,  
Voici l'heure où, fermé le chemin des retours,  
J'apprends à quel désert sa lettre me condamne.

Plus haut — ainsi les morts rejoignent les élus —  
Es-tu montée en la sphère surnaturelle ?  
Après avoir perdu ta présence réelle,  
J'appelle, en rêve, une ombre... et qui ne répond plus.

La ronde des vivants tourne autour de ma peine.  
Parfois, m'y suspendant, j'ai l'air de vivre aussi.  
Un seul tenait ma main tendue à sa merci :  
Le cœur jadis donné, faut-il qu'on le reprenne ?

...Un qui s'en est allé sans regarder vers moi.  
J'ai l'air de vivre encor, mais ce n'est qu'apparence ;  
Le monde et ses climats, le temps et l'espérance,  
Les êtres et leurs dons, la prière et la foi :

Tout se résume, à l'heure où s'épand de mon poing  
Ce peu de cendre vaine... et le vent m'en défasse !  
Oui, tout, à ce portrait qu'un jour, puis l'autre, efface,  
Ce chagrin qu'un jour ni l'autre n'efface point.



Gloire



## Apparition

J'ai rencontré ton ombre au soleil du chemin.  
Pourquoi ce jour, plutôt qu'hier ou que demain ?  
Tu portais ton chapeau de la dernière année,  
Ta robe grise, un peu sévère, un peu fanée,  
Et, comme alors, la canne au frais pommeau d'argent  
Rendait ton pas fléchi plus souple et diligent.  
Moi, j'allais, le front bas, traînant mon âme lasse  
Comme le chemineau traîne, au dos, sa besace...  
Quand je te vis ! Pourquoi ce jour parmi mes jours ?  
Avais-je un plus criant besoin de ton secours ?  
Tu n'as rien dit. Mais au travers de ton sourire  
J'ai vu le mot : « Courage ! » ouvertement s'inscrire.  
Ta forme s'est dissoute... et je cherchais en vain,  
Des ronces de la haie aux roches du ravin,  
Echarpe ou livre, un vestige de ton passage.  
Mais d'avoir, un instant, recouvert ton visage  
Et déchiffré ton sourire silencieux.  
J'étais autre, et le monde était autre à mes yeux.  
Je me sentais la force, et peut-être, l'envie  
De lutter contre l'ange agressif de la vie.

Je recueillais ma part, trop dédaignée avant,  
De la chaleur du ciel, de la fraîcheur du vent.  
J'allais légèrement vers ma tâche ou ma peine ;  
Ma besace était vide... et mon œuvre était pleine.  
Pourquoi ce jour, parmi tant d'autres que Dieu fit  
Noirs et froids ? Je ne sais. Je t'ai vue : il suffit.

## Doute

Et si rien n'existait hors du monde... et des mondes  
Qui font les nuits insidieusement profondes ?

Si ces ciels toujours clos, ces dieux toujours distants  
Adjurés par tous les prêtres de tous les temps,

Si cela n'était rien qu'une grave féerie  
Dont l'enfantine humanité se soit nourrie

Jusqu'à l'incorporer à sa moëlle, à ses os,  
Consacrant les cercueils, baptisant les berceaux,

Pour masquer un néant plus irrémédiable  
Que le courroux de Dieu ou les fourches du Diable ?

Ce vieux doute, peut-être aussi vieux que la foi,  
Revient me provoquer près de ce qui fut toi,

Sur la tombe qu'un enlaçant rosier festonne :  
Ce seul amer petit jardin de mon automne !

Ainsi, cet abandon de ta vie à ton Dieu,  
Cette clarté de ton regard, fraîcheur et feu,

Ce rayonnant état de grâce d'un visage  
Qui semble méditer un merveilleux message,

Et cette confiance en la mort, car il faut  
Mourir pour trouver Dieu qui sur la mort prévaut,

Et cette charité qui chaque jour s'invente  
Quelque prochain nouveau dont elle est la servante ;

Tout cet amour actif et ce labeur fervent,  
C'était songe ou fumée — ô vieux doute savant !

Si je t'ai pris parfois pour mon maître d'étude  
Car le néant accommodait ma lassitude,

Serpent caduc, je vois fléchir tes arguments :  
Comme celui d'Héden — un peu moins bien — tu mens !

Il me suffit de croire au sourire de Jeanne,  
Un sourire que l'âge ou l'angoisse ne fane,

A sa faim de l'Hostie attendue au matin  
— Quand donc sera-ce Vous, Jésus, Vous-même atteint?—

Pour refuser d'admettre, écartant toutes gloses,  
Qu'en reste *cela* seul qui pourrit sous ces roses !

Le néant ? le trou noir fossoyé par la mort,  
Engloutissant vertu, péché, ferveur, remords,

Quand se défait la triste forme corporelle :  
Je l'aurais mesuré pour moi — mais pas pour elle !

## Survivance

Tu n'es pas tout à fait absente de ma vie :  
    La vie au jour le jour  
Où chaque geste attend son heure et son retour,  
Où la tâche est, du somme ou du songe, suivie.

Que dis-je ? en cette vie, un geste qui fut tien  
    Se prolonge, s'anime encore...  
Et c'est ta main, rigide et froide, qui décore  
La trame nue offerte au métier quotidien.

Je retrouve, pâlie un peu, ton écriture  
    Dans l'humble livre de raison  
Où s'inscrit le léger destin de la maison :  
C'est ton œuvre, à travers ton absence, qui dure...

Le rideau par tes doigts brodé, tend au soleil  
    Sa branche ou sa fleur diaphane :  
C'est, sur le blond feuillet du jour, ton filigrane  
Qui ressurgit en tout matin, neuf et pareil.



J'emplis d'un vif bouquet — et saurais-je être triste  
Devant ce rire des couleurs ? —  
Le vase où par tes soins jouaient les même fleurs :  
Tu n'es pas tout à fait morte, puisque j'existe.

Ainsi, pour mon regard attentif et fervent,  
Le bouquet, le dessin, le livre,  
Tous ces petits témoins secrets te font revivre...  
Et je ne dis plus : *moi* ; je dis : *nous*, comme avant.

## Hommage

Le chemin villageois où sabotent, l'automne,  
Ces petits bûcherons coiffés d'un faix de branches ;  
La maison, au tournant, faite de quatre planches,  
Où loge une très vieille enfance qui chantonne...

La montagne lointaine et qui semble ajourée  
Tant elle est bleue et perméable à la lumière,  
Et la montagne proche en cote de bruyère  
Qui sous la brume prend un air d'être ébourrée ;

Le jour qu'on voit mourir sur son brasier de roses  
Au ciel de juin... la lune étroite qu'on voit naître :  
Tout ce qu'entre deux nuits ma petite fenêtre  
Peut contenir du temps, et du monde, et des choses ;

L'oiseau qu'on voit monter, et l'averse, descendre :  
— Le doigt d'un rayon joue en son frais parfilage —  
Je contemple cela, du sommet au village,  
Pour tes pauvres chers yeux emplis d'ombre et de cendre !

Je songe : Elle eût aimé cette face nouvelle  
Du vieux pays où l'œil prend son simple délice ;  
Ces toits que le soleil, comme un plumage, lisse,  
Et ce bois en plein vent que l'orage échevelle.

Or, je te fais l'hommage, ô suzeraine absente !  
De tout mon horizon, ciel, pré, feuillage ou roche :  
De la montagne verte et brune, presque proche,  
A la montagne plus lointaine et bleuissante...

## Le Miracle des roses

Je n'avais à t'offrir qu'un indigent bouquet,  
Miné par la chaleur, flétri par le voyage ;  
Et prête à disperser au travers du grillage  
Ce petit peu de fleurs, de tige, de feuillage,  
Je sentais que l'été splendide me moquait.

Lorsque avisant la pierre où sont les noms gravés,  
Je compris mon offrande à peine nécessaire :  
Car les rosiers — leur touffe innombrable se serre —  
Balançaient sur ton somme un flamboyant rosaire  
Où les fleurs figuraient des dizaines d'avés.

Un rosaire ? On pourrait chercher comparaison  
Avec un flexueux pavois de banderoles,  
Un dais de chlorophylle, un auvent de corolles,  
Un corbillon de nacre : images et paroles  
S'épuiseraient avant l'épaisse floraison.

Ainsi, quand je laissais tomber honteusement  
Mon bouquet — on eût dit un brin fauché d'ivraie —  
Tu semblais m'accueillir dans une roseraie...  
Et du fourbe jardin, la face la plus vraie,  
C'était celle de gloire et d'éblouissement.

Alors, tu m'apparus sous cet auvent fleuri,  
Chère ombre lumineuse, en qui pourtant s'atteste  
La chaleur du regard, le modelé du geste,  
Le reflet d'un sourire épars : tout ce qui reste  
Quand la forme n'est plus qu'un voile de l'esprit.

Cette forme habitait ce cintre aérien ;  
Mais loin de réclamer gerbe, hommage, prière,  
Tout un surplus de fleurs, soulevé de la pierre,  
Tout un surplus de paix, de grâce, de lumière :  
C'était là ton offrande... à qui ne donnait rien !

Il pouvait bien mourir, le bouquet souffreteux  
Sans ombrage et sans onde oublié sur le sable...  
Ton renaissant jardin semblant impérissable,  
J'acceptais tes présents, donateur misérable,  
D'un cœur reconnaissant, déjà, plus que honteux.

Choisissant une rose au buisson de rosiers  
— Tout le secret de ta survie était en elle  
Comme l'immensité du monde en la prunelle —  
Je partis sans prier pour ta joie éternelle  
Puisqu'elle éblouissait mes yeux extasiés.

## Les autres morts

Pardonnez-moi, mes morts anciens,  
Si, l'honorant, je vous néglige ;  
Si vos droits, pour mon âme lige,  
S'effacent, primés par les siens.

Oui, vos noms, vos anniversaires  
Glissent dans l'ombre ou l'abandon...  
A mes autels secrets, pardon !  
Vos fêtes sont moins nécessaires.

Acte d'amour, acte de foi,  
Son culte absorbe tous les autres !  
Oui, ses droits écartent les vôtres,  
J'en fais l'aveu... pardonnez-moi.

D'un ciel dont j'aurais peint la fresque,  
Elle est le centre rayonnant.  
Vous n'en êtes plus maintenant  
Que la foule indistincte presque...

Comme les vivants — sans remords  
Je suis aux plus chers infidèle —  
Vous pourriez être jaloux d'elle  
Si vous ne l'aimiez, vous : *nos* morts !

## Portrait d'enfance

Voici comme il nous peint, l'heureux portrait d'enfance :  
Sur mon épaule, appuie et repose ton bras  
Dans un geste attentif d'aïnesse ou de défense ;  
Je ne m'échapperai qu'autant que tu voudras.

Sous ta paupière un peu éblouie et cillante,  
Il semble que déjà veille un grave penser...  
Moi, mon regard braqué sur le jour, s'oriente  
Vers la vie où mon pas brûle de s'élançer.

Avec ces gros « bouffants » risibles des corsages,  
Ces cheveux bien tirés qu'allège un nœud flottant,  
Nous avons l'air de deux petites filles sages  
Qui garderont leur pose immuable. Et pourtant...

... Oui, pourtant, n'ai-je point tenté de me soustraire  
Au geste aîné, si tendrement impérieux,  
Lorsque, à ta discipline, une force contraire  
Captait mon cœur après avoir soumis mes yeux ?

Mais n'ai-je cru, depuis ta fuite hors du monde  
— Quand mon rêve et ta loi heurtaient leur désaccord —  
Sentir peser sur mon épaule, une seconde,  
Cet invisible geste ? Et maintenant encor

Ne me semble-t-il, même en ce triste équilibre  
Où me tient l'abandon de l'un et l'autre amours,  
Que je ne suis pas seule, et peut-être, pas libre...  
— Et qu'à l'ancien portrait nous ressemblons toujours ?



## La pauvre Jeanne

Ne dites plus : la pauvre Jeanne.  
Je sais trop quel regret fidèle  
Veut qu'à l'heure où vous parlez d'elle  
Votre langage se modèle  
Sur la formule populaire et paysanne.

Morte, elle est pauvre de tout bien  
Dont se prévalent les vivants.  
Aveugle à nos soleils levants,  
Sourde aux voix des coqs et des vents,  
Elle ignore l'eau vive et le pain quotidien.

Quand je songe à cette indigence  
Où la mort avare la laisse,  
Le bonheur des autres me blesse...  
Alors, je pense à sa richesse,  
Et mon cœur fraternel n'exige plus vengeance.

Car elle est riche, infiniment,  
Des biens que nous ne voyons pas,  
Nous dont les désirs volent bas...  
Et du surnaturel repas,  
Convive avec tous les élus, si Dieu ne ment.

Elle, qui, les yeux sur l'Hostie,  
 Rêvait du rayonnant Visage  
 Que cette absence lui présage  
 — Franchi le ténébreux passage —  
 Est, de la royauté de Jésus, investie.

La pauvre Jeanne ? c'est ainsi  
 Qu'on pouvait dire en la voyant  
 Aider, d'un sourire vaillant,  
 Son corps fragile et défaillant  
 A recharger le poids du jour et son souci.

Mais maintenant, légère et forte,  
 Elle habite cette contrée  
 Vague et close, sombre et dorée,  
 Où nos rêves l'ont rencontrée...  
 Et pour nos seuls regards du matin, elle est morte.

La pauvre Jeanne ? disiez-vous.  
 Pauvre des biens et des bonheurs  
 Qu'emportent les jours, ces voleurs...  
 Mais riche des seules valeurs  
 Qui durent — et les vrais pauvres, n'est-ce pas nous ?

## Vocables

On l'appelait Sœur Jeanne ou mon Ange Gardien,  
Chacun de ces deux noms l'exprimant aussi bien.

Sœur Jeanne : on ajoutait le pli de la cornette  
Au pli de la coiffure idéalement nette.

L'Ange Gardien : c'était son geste vigilant  
Qui protège la route et dirige l'élan

De l'être irrésolu marchant sous sa tutelle...  
A ce double vocable, ainsi répondait-elle.

Sœur Jeanne, avec un zèle égal, eût tour à tour  
Chanté l'office au chœur, guetté la miche au tour,

Joyeuse de servir un Maître qui réclame  
Le besoin des bras comme le don de l'âme.

L'Ange savait le poids, quand le cœur va faillir,  
D'un conseil, d'un regard, moins encor, d'un soupir...

Sœur Jeanne, aux mauvais soirs où le mal fiévreux rôde,  
Glissait sa fraîche main contre une tempe chaude.

Il suffisait que l'Ange apparût au chevet :  
Le cauchemar, en somme enfantin, s'achevait.

A petit bruit de perle et de lèvres, Sœur Jeanne  
Fleurissait d'avés l'ombre où le jardin se fane.

L'Ange Gardien rêvait sur cette floraison,  
Lui de qui le silence offrait une oraison.

Sœur Jeanne, Ange Gardien : une et double présence  
Qui de mes jours déserts comblait l'insuffisance.

Ceux qui t'avaient choisi, pour moi, ces deux noms-là,  
Te voyaient, selon l'heure et l'acte où t'appela

L'exercice fervent de l'un ou l'autre zèles,  
Sourire sous ton voile ou veiller dans tes ailes.

## Travailler avec joie

*Travailler avec joie* — ainsi t'exhortais-tu —

*Même parmi les ruines.*

Lorsque je suis en butte aux pierres, aux épines,  
Je dis ces mots, je fais appel à leur vertu.

Et dès que les clochers vont sonnante la diane

A tous les carrefours humains,

Je prends ma tâche, ingrate et rude, à pleines mains,  
Ne voulant point que ta devise me condamne.

*Travailler avec joie !* Hélas, rire à l'effort

Est plus dur qu'on ne pense,

Lorsque, loin d'espérer conquête ou récompense,  
On voit le but masqué par la chute ou la mort.

Les ruines jamais ne seront relevées...

Il est trop tard ! O bel amour,

Pour bâtir, entre ciel et jardin, votre tour,

La place était choisie et les pierres trouvées.

A d'autres de hisser bouquets, rubans, drapeaux,  
    Quand la maison s'achève :  
Sous la tente inquiète et fragile du rêve,  
La tempête joyeuse exalte le repos.

Tu m'as donné l'exemple et le mot. Si je ploie,  
    C'est à toi de me secourir.  
N'attendre que la permission de mourir  
Sur sa tâche... et pourtant, *travailler avec joie !*

## Ma prière

Le formulaire usé de la prière apprise,  
Le *Pater* et l'*Ave*, les Actes, le *Credo*,  
Ce vase rituel, souffrez que je le brise,  
Puisque, ne sachant plus l'emplir de nard ou d'eau,  
Je n'en traîne à vos pieds que l'indigent fardeau.

Puisque, hier, vous quêtant sans vous atteindre, ô Maître !  
Je dois désespérer de vous fléchir demain,  
Et puisque j'ai besoin d'aide, veuillez permettre  
Que mon appel, ce soir, trouve un autre chemin  
Pour m'obtenir vos dons, reçus d'une autre main.

Ce n'est point offenser le dogme ou la croyance  
Ni trahir vos desseins généreux, que de voir  
L'âme qui vous servit sans trouble ou défaillance,  
Admise à partager ce précieux pouvoir  
Que les saints reconnus ont de vous émouvoir.

Ainsi, dans l'heure même où ma foi désespère,  
Mon culte fraternel invente une autre foi.  
Quand le doute retient mon cri d'angoisse : « Père,  
Sauvez votre brebis haletante d'effroi ! »  
Un autre cri me rend espoir : « Jeanne, aide-moi ! »

Chagrin, langueur, souci que je n'osais lui dire  
Au temps où j'aurais craint, par mes maux confessés,  
D'ajouter une épine à son propre martyre,  
Je puis tout avouer sans remords, quand je sais  
Que nos élus ne sont, par nos clous, plus blessés.

Ma prière va soupirer sa litanie  
En ce seul véridique et seul secret moment  
Où, la porte fermée et la tâche finie,  
L'âme écarte ce fard, jette ce vêtement :  
L'orgueil qui nie avec le sourire qui ment.

« Plus lourde, à chaque aurore, est ma peine de vivre,  
Parce que mon courage est, chaque soir, plus las.  
Puisqu'il n'est point permis, du jour, qu'on se délivre,  
Aide-moi ! Si ton ombre oriente mon pas,  
La fatigue ou la peur ne m'enchaîneront pas.

J'avais un cœur d'enfant, captif de la tendresse,  
Mais qui, frustré de son asile et son lien,  
Entend gronder la haine au fond de sa détresse...  
Aide-moi ! S'il se juge en la garde du tien,  
A qui lui fit du mal, ce cœur voudra du bien.

La solitude est détestable conseillère :  
Tout, plutôt que ce vide, et ce noir, et ce froid...  
Aide-moi ! Si ta survivance familière  
Hante le foyer sombre où la chaleur décroît,  
De l'ouvrir à quiconque aurai-je encor le droit ?



Pauvre, à la loi du pain que l'on gagne, asservie,  
Faible, en ma chair sentant le mal sournois qui mord,  
Tour à tour j'appréhende et la mort et la vie.  
Aide-moi ! Tu peux tout : épauler mon effort,  
Alléger mon fardeau, même, éblouir ma mort...

Aide-moi ! J'en appelle à ta grâce, à ton règne,  
Ton épreuve d'hier et ton ciel d'aujourd'hui.  
Si tu dois m'assister, se peut-il que je craigne  
La vie à mon réveil et la mort dans ma nuit ?  
Jeanne, aide-moi ! Plus rien ne m'effraie ou me nuit. »

Bientôt — peine exhalée est déjà moins amère —  
Cédant au somme égal que ta veille défend,  
Je t'imaginerai proche, comme la mère  
Qui, sous la lampe, apprête et coud pour son enfant  
L'habit du lendemain, léger ou réchauffant.

Moi, ce seront tes soins, ta garde, ta présence,  
Ton recours près d'un Dieu moins rigide ou lointain,  
Ta richesse octroyée à mon insuffisance,  
Qui m'auront préparé, le point du jour atteint,  
Ce courage nouveau qu'exige tout matin.

## La montre

La grosse montre d'or, démodée et baroque,  
Où le temps prisonnier tourne à pas de souris,  
Ne craignez point qu'un jour je l'exile... ou la troque  
Pour un cadran moderne aux chiffres mieux inscrits.

C'est d'elle que je veux recevoir, d'elle seule,  
Lorsque tous les clochers hèlent tous les vivants,  
L'ordre, avant que le champ ne durcisse en éteule,  
D'y moissonner parmi les rayons et les vents.

Mon temps n'a de valeur que mesuré par elle.  
Petit soleil toujours enclos, son boîtier d'or  
Diffuse une lueur fée ou surnaturelle  
Qui ne s'éteint l'hiver, ni, le soir, ne s'endort.

Ma douce, elle a marqué — trop tôt — ta neuvième heure.  
Ta main, la veille, avait prévu son mouvement.  
J'ai pu, depuis, changer mon ciel ou ma demeure :  
Son rythme s'appareille à mon recouvrement.

C'est d'elle que je veux recevoir, rien que d'elle,  
Le congé qui préside au suprême départ.  
« Quelle heure est-il ? » dira cette nonne fidèle  
Qui scellera ma paupière sur mon regard.

Il sera l'heure, ô Dieu secret, qui doit vous plaire.  
Et puisse, ayant acheminé cette heure-là,  
Le cœur d'acier, démis de sa tâche exemplaire,  
Se rompre avec le cœur de chair qu'il appela.

## Épitaphe

Quand vous viendrez dans ce jardin  
Veillé par ma bonne montagne,  
Encor distant, mais que je gagne  
D'un pas aveugle, mais certain ;

Quand vous viendrez m'y faire offrande,  
O vous les amis les meilleurs,  
D'un peu de mémoire ou de fleurs,  
— Et que l'amitié vous le rende !

Songez bien que nous serons deux  
Sous la vieille pierre tombale  
Où rosier pourpre et rosier pâle  
Effeuillent même ombre autour d'eux.

Autant qu'à moi, pensez à celle  
Dont le sommeil s'accorde au mien,  
Même si vous ne savez rien  
Des jours perdus que sa nuit cèle.

Ensemble nous avons vécu  
Depuis l'âge des premiers sommes ;  
Ensemble dans la mort nous sommes :  
La mort en qui nous avons cru.

Ma poésie et sa prière,  
Son esprit grave et mon cœur fol.  
C'étaient, divergeant en leur vol,  
Oiseaux de la même volière.

Ma vie eut son rythme brisé  
Sitôt qu'elle éluda ce monde...  
Dans notre rencontre seconde  
Ce rythme s'est recomposé.

Faites deux parts de votre gerbe,  
Deux parts de votre souvenir :  
Ou mieux encor, laissez s'unir  
En lui, son silence et mon verbe.

## Pax

Je n'ai point souhaité pour ma barque ou ma vie  
Ce grand calme qui naît quand Dieu marche sur l'eau...  
Et l'orage recule, et la foudre dévie.

Si le bonheur ne fut dans mon astre et mon lot,  
J'appréhendais cette heure où l'âme se résigne,  
Le soupir apaisé succédant au sanglot.

« Tout, plutôt la tempête et son ravage insigne,  
Tout, plutôt le naufrage et l'engloutissement,  
Que ce repos sans joie où l'ennui nous fait signe !

Etre en paix, c'est entrer dans le renoncement ;  
C'est n'avoir plus au cœur de désir ou de flamme,  
C'est mourir sans révolte et paresseusement. »

Vivante frénétique, et qui toujours réclame  
Sa part du bel orage, ainsi je repoussais  
La paix où s'accomplit l'oblation de l'âme.

Maintenant, si je n'ose en demander l'accès,  
Si j'hésite à l'atteindre, il me semble possible  
Qu'elle m'advienne un jour par les mains que je sais.

Car ce fut ta religion, d'être paisible ;  
Car ceux qui t'approchaient, tourmentés, je tiens d'eux  
Qu'ils confrontaient, dans ton regard, la paix visible.

Moi seule, et j'en accuse un pacte hasardeux,  
Je demeurais rebelle à ta grâce... et ma peine,  
Comme un enfant chagrin, pleurait entre nous deux.

Maintenant — se peut-il qu'à souffrir on apprenne ?  
Et comment, par des mots maladroits, définir  
L'atmosphère éblouie où je me trouve à peine ?

Quand je crois voir ta chère ombre me revenir  
— A tous vivants, alors, je clos mes yeux, ma porte —  
Je sens que mon angoisse est au bord du finir...

Rien n'est changé, pourtant, de tout ce qui m'importe ;  
Et si près que tu sois, ce fortuné moment,  
Tu n'auras pas cessé, demain, d'être une morte.

Et c'est peut-être, en moi, ce parfait dénûment,  
Ce désespoir vaincu deyant l'irréparable,  
Qui mènent ma révolte au pré-consentement.

Mais non, c'est toi, sensible, et proche, et secourable ;  
Toi dont l'ombre est lumière, et le silence, amour...  
Puis-je, ta grâce aidant, me juger misérable ?

Si, le calme et l'angoisse éprouvés tour à tour,  
Ce ne doit être encor la paix définitive,  
C'est sa venue, apprise au sommet de la tour.

C'est l'instant où l'on dit : « Que votre règne arrive ! »  
Le duel contre l'Ange étant presque achevé ;  
Où l'on verrait la mort poindre sur l'autre rive,

Sans presque plus d'effroi de n'être pas sauvé...



## Fin

Hélas ! de quoi sert-il que s'achève ce livre  
Dont tout l'orgueil tendait à te faire revivre,

Puisque au pays où nul message ne te joint,  
O toi qui l'inspiras, tu ne le liras point !

De quoi sert-il qu'à ton autel je le dépose  
— Ton autel : une tombe où brasille une rose —

Puisque entre sol et fleur je le retrouverai  
Intact et clos, demain, comme je l'ai livré.

Hélas ! de quoi sert-il qu'à tes pieds nus, je couche  
Mon lévrier brûlant, jaloux, tendre, farouche,

Dont l'appel ne fera s'éveiller ou frémir  
Ta forme condamnée au suprême dormir ?...



**De profundis**



## De profundis

C'est le psaume des morts qui parfait le rosaire :  
L'angoisse et l'espérance y rallument la foi.  
Ce psaume, j'ai voulu, d'une bouche sincère,  
Sur ton blanc chapelet, le réciter pour toi.

Le texte où s'est figé le vieil effroi biblique  
— Cet abîme, ces cris et ces iniquités —  
A lui rendre son sens primitif, je m'applique  
Et j'en mâche les mots durement médités.

Mais ma pensée insatisfaite se sépare  
Des versets formulés, sans grâce ou sans pouvoir :  
Car ce Dieu judaïque, irascible et barbare,  
Je ne peux l'implorer puisque le concevoir.

Celui qui m'apparaît quand pour toi je le prie,  
Oserai-je le peindre et d'un trait familier ?  
Père affable, il sourit en sa barbe fleurie  
Et l'on doit le bénir plus que le supplier.

Il n'a point éprouvé dans l'exil de sa face  
Ton âme qui, dès l'aube où sa voix l'appelait,  
S'offrant à lui : « Seigneur, que faut-il que je fasse ? »  
Jusqu'au soir consommé fit tout ce qu'il fallait.

Oui, pour moi, j'ai tremblé du frisson janséniste :  
Peur de la mort et peur du dam et peur de Dieu.  
Pour ta part, dépouillant les versets du Psalmiste,  
Je retiens la lumière... et repousse le feu.

C'est ce psaume des morts qui parfait le rosaire,  
Et je l'ai récité pour toi : « *De profundis...* »  
L'abîme est ma faiblesse et le fond, ma misère ;  
Tu règnes, emportée au clair des paradis.

« *Clamavi...* » Ma prière, elle était entendue  
Quand mon cri s'épuisait à proférer son vœu :  
Qu'elle s'achève en paix ! L'heure où je t'ai perdue,  
Ma divine, fut celle où tu trouvas ton Dieu.

# TABLE

	Pages
CREDO .....	7
JEANNE EN PRIÈRE .....	9
UN CHAPELET BLANC .....	11
MES CHANTS .....	12
NOUS DEUX .....	14
JOIE .....	15
HÉRÉDITÉ .....	17
ENFANCE FRATERNELLE .....	18
FABLE .....	20
LE VILLAGE .....	21
LA MAISON .....	22
JARDINS .....	25
SUR LE PONT DU DIABLE .....	26
LE COUVENT ET LA MONTAGNE .....	27
CANTIQUES .....	29
POÈME SUR UN POÈME .....	30
LA VOCATION .....	32
PREMIERS VOYAGES .....	34
FRANCISCAINE .....	35
LA LAMPE ET LE FEU .....	36
L'INTERSIGNE .....	39

DOULEUR .....	41
NOTRE VIE .....	43
LA DOULEUR MÉCHANTE .....	44
PLUS TARD... BIENTOT .....	46
ABSENCE .....	48
ROBE ROSE .....	49
MESSAGE .....	51
VOIX SANS VISAGE .....	52
RÉVEIL .....	54
NOVEMBRE .....	56
EN CAS D'ABSENCE .....	57
CAHIER POSTHUME .....	59
L'OMBRE .....	62
JALOUSIE .....	64
CONFRONTATION .....	66
SOLITUDE .....	68
GLOIRE .....	69
APPARITION .....	71
DOUTE .....	73
SURVIVANCE .....	76
HOMMAGE .....	78
LE MIRACLE DES ROSES .....	80
LES AUTRES MORTS .....	82
PORTRAIT D'ENFANCE .....	83
LA PAUVRE JEANNE .....	85
VOCABLES .....	87
TRAVAILLER AVEC JOIE .....	89



TABLE DES MATIÈRES

109

MA PRIÈRE .....	91
LA MONTRE .....	94
ÉPITAPHE .....	96
PAX .....	98
FIN .....	101

DE PROFUNDIS .....	103
--------------------	-----

*Cet ouvrage*  
*a été achevé d'imprimer sur les presses*  
*de l'Imprimerie Moderne (U. S. H. A.)*  
*à Aurillac,*  
*le 16 février 1935.*







